

Jimfish

CHRISTOPHER
HOPE



PIRANHA

Jimfish

CHRISTOPHER
HOPE

Jimfish

Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Édith Soonckindt



PIRANHA

L'éditeur français remercie vivement Philippe-Joseph Salazar
de lui avoir conseillé ce livre.

www.piranha.fr

Édition originale publiée en Grande-Bretagne
en 2015 par Atlantic Books,
un imprint d'Atlantic Books Ltd,
sous le titre *Jimfish*.

Copyright © Christopher Hope, 2015

© Piranha 2017,
pour la traduction française

À Bella, Blake, Antony

Bien des événements de Jimfish sont non seulement on ne peut plus réels – l’effondrement de l’ex-Yougoslavie, la chute du mur de Berlin, les bérets rouges de la Cinquième Brigade au Zimbabwe et leur zèle en termes de massacres, ainsi que les nombreux palaces de Mobutu –, mais il se trouve aussi que, la destinée aidant, j’ai été présent pour beaucoup d’entre eux. Et que j’ai pris des notes. Parce que la réalité dont j’ai été témoin dépassait largement la fiction.

CH. H.

Jim Fish : terme insultant désignant une personne noire; également utilisé comme interpellation.


*Dictionnaire Oxford de
l'anglais d'Afrique du Sud*

Les hommes seront toujours fous; et ceux qui croient
les guérir sont les plus fous de la bande.

VOLTAIRE

CHAPITRE PREMIER

Port Pallid, Afrique du Sud, 1984

 ar un beau jour de cette folle période du milieu des années quatre-vingt, à Port Pallid sur l’océan Indien, le vieux capitaine du caboteur le *Lady Godiva* était debout sur la digue et regardait une rangée de dauphins fendre les vagues, lorsqu’il a senti une main lui tapoter l’épaule.

« Je me suis retourné et j’ai vu ce gamin au bord de la digue me regarder avec des yeux d’un vert glauque, a-t-il expliqué au brigadier Arlow. Il était si près de l’eau qu’on aurait cru qu’il venait d’en sortir.

– Mieux vaut me l’amener pour que je le voie », a lancé le brigadier Arlow, un grand costaud qui tranchait toutes les questions morales de Port Pallid. « On avisera plus tard. »

À Port Pallid, on attrapait, pensait, achetait et vendait du poisson puis on le pesait, le triait et l’assemblait en jolies petites piles ; et on faisait pratiquement la même chose avec les gens, obéissant en cela à la croyance de Hendrik Frensch Verwoerd, un visionnaire néerlandais qui estimait que ces derniers étaient plus heureux quand on les parquait dans des enclos distincts en fonction de leur race, avec un code pour chacun, histoire de faciliter l’identification, et une surveillance de tous les instants. Les questions morales incombaient à la police, et étant donné qu’à Port Pallid le

brigadier Arlow était son seul représentant, c'était lui qui décidait du groupe auquel les gens appartenaient et si leurs papiers, leurs laissez-passer et leurs autorisations étaient en règle.

Le vieux capitaine s'est donc exécuté, est allé chercher le garçon et l'a emmené au poste de police.

«Tu viens d'où, Jimfish ? lui a demandé le brigadier.

– Je suis un bébé volé que des gens ont emmené dans leur village où ils m'ont fait travailler aux champs comme esclave.

– C'est ce qu'il raconte, a ajouté le capitaine.

– Si on gobe ça, on va gober n'importe quoi», a rétorqué le brigadier. Il a coincé un crayon dans les cheveux du gamin comme on le faisait à l'époque, et avant de rendre son verdict il a attendu pour voir si le crayon restait en place ou s'il tombait.

«Il est très bizarre, ce Jimfish que vous m'avez amené. S'il est blanc, ce n'est pas la bonne sorte de blanc. Mais s'il est noir, allez savoir ? On attendra avant de le classer dans telle ou telle catégorie. Je lui donne dans les dix-huit ans et je vais l'appeler "Jimfish".»

Le vieux capitaine a demandé : «Qu'est-ce que j'en fais ?»

Le brigadier a haussé les épaules. «Vous feriez quoi avec une prise de la mauvaise taille et de la mauvaise couleur ?»

Le capitaine a regardé le gamin. «Je ne peux pas le remettre à l'eau...

– Alors gardez-le bien au chaud jusqu'à ce que sa famille se manifeste, a suggéré le brigadier Arlow. En attendant, il peut travailler dans mon jardin.»

Personne n'est venu réclamer Jimfish et il est demeuré inclassable. Sous certains éclairages, et aux dires de quelques personnes, il était blanc comme un linge ; selon d'autres, il

était vaguement rose, brun clair ou encore couleur miel ; il y avait même des gens à Port Pallid qui lui trouvaient une vague teinte bleue.

Jimfish vivait chez le vieux capitaine et, tous les matins, il saluait le *Lady Godiva* qui s'avavançait en soufflant dans l'océan Indien en direction de Cape Infanta, de l'Agulhas Bank ou de l'embouchure de la rivière Chalumna, en quête de merlus en eaux peu profondes ou bien de soles sur la côte est. Jimfish partait travailler dans le jardin du policier. De retour de ses périples, le vieux capitaine lui racontait des histoires d'étranges créatures remontées des profondeurs. Il y en avait une que le gamin réclamait à cor et à cri.

« On était en 1938 et j'étais un jeunot, comme toi, membre de l'équipage du *Nerine*, un caboteur sous les ordres du capitaine Goosen. Un jour, on a attrapé dans nos filets un grand et gros poisson. D'un bleu flamboyant tacheté de blanc ; un poisson doté de quatre petites pattes. Il s'est avéré que c'était un coelacanthé, une espèce que tout le monde croyait disparue depuis des millions d'années, sauf que celui qu'on avait attrapé était bien vivant et en pleine forme. Le coelacanthé peut faire le poirier. Et nager à reculons. On raconte que les humains descendent du singe. Mais des millions d'années avant ça, ce bon vieux Quatre Pattes avait filé à terre et décidé d'y rester. Le résultat ? Nous. Et nous voilà, encore et toujours, hors de notre élément. »

Jimfish avait envie de rejoindre les bateaux de pêche, mais il était juste autorisé à travailler comme jardinier. Et donc, lorsqu'il se sentait triste, Jimfish se racontait que même s'il n'était pas un être humain en bonne et due forme, et même si sa famille ne s'était jamais manifestée, un jour il serait le frère de ce coelacanthé.

« Bleu vif, avec quatre pattes. Il peut se mettre sur la tête et nager à reculons. Un poisson très bizarre. Comme moi. »

Tous les matins, Jimfish partait travailler dans le jardin du brigadier Arlow dont l'épouse, Gloriosa, avait tellement de domestiques que l'on racontait qu'il y en avait un pour chaque main au moment de sa manucure.

Jimfish travaillait sous les ordres du jardinier, Malala le Soviet, un homme fougueux dont la mère avait subi l'influence de la révolution russe, d'où le prénom de son fils.

Les Arlow avaient une fille adorable prénommée Lunamiel, cheveux châtain, yeux verts et le teint doux comme une pêche duveteuse. Ils avaient aussi un fils, Deon, dont le cou faisait exploser son col de chemise – on aurait dit un tronc de baobab – et dont la seule ambition était de devenir un policier costaud et fort en gueule, comme son père. On racontait aussi qu'au moment de fonder une famille, Gloriosa aurait eu recours aux bons offices de ses domestiques. Mais les colporteurs de rumeurs veillaient à ce que leurs commérages ne parviennent pas aux oreilles du brigadier Arlow, parce que les policiers étaient régulièrement encouragés à tuer les fauteurs de troubles.

Pris de pitié pour Jimfish, Malala le Soviet n'avait pas tardé à devenir son professeur. Ce jardinier qui n'avait jamais été à l'école avait appris à lire et à écrire tout seul. Il avait étudié les œuvres de Karl Marx, de Bakounine et de Kim Il-sung, puis entrelardé de leurs idées sa philosophie qu'il surnommait le « prolo-fisco-libéralisme », et il expliquait ses théories à son jeune disciple avec un enthousiasme débordant.

« La colère met le feu aux poudres. C'est l'antidote à la maladie, au cynisme et au doute. La fureur enflamme les masses et les projette du bon côté de l'Histoire. La rage est le propergol du lumpenprolétariat. »

Lors de cette même année 1984, un nouveau président colérique et menaçant avait pris les rênes du pays.

On l'avait surnommé «Piet le Guerrier» à cause de sa passion pour les fusils, les tanks et les avions chasseurs, et aussi parce qu'il écrasait tous les dissidents, objecteurs et autres contestataires. Lorsqu'un beau jour il était venu en visite à Port Pallid, tous les Blancs étaient au rendez-vous pour l'écouter parler.

Ayant repéré dans la foule un garçon d'une drôle de couleur, le Président lui avait demandé : « Et à quel groupe appartenez-vous, jeune homme ? »

Jimfish avait répondu sans hésiter : « Je me classe parmi les poissons, monsieur. C'est mon nom et ma vocation. »

Voilà qui avait impressionné le Président. « Bravo, Jimfish. Si tout le monde s'en tenait à son école, son banc, sa tribu, ses troupes et son territoire, nous serions bien plus heureux. Mes opposants, je pense à Nelson Mandela, resteront en prison. Il n'y aura pas de mélange de couleurs, nous ne retournerons pas en arrière et nous n'irons pas de l'avant. En fait, tant que je serai au pouvoir il n'y aura aucun mouvement d'aucune sorte. »

Loyaux, les citoyens de Port Pallid l'avaient acclamé très fort, et se sentant tellement chanceux d'être menés par un homme aussi fort, aussi bien armé et aussi acharné, ils avaient chanté pour accompagner son départ :

Ce bon vieux Piet, c'est le meilleur ;

Et nous mourrons pour lui avec tout notre cœur ;

Merci à Dieu de nous en avoir fait la grâce :

Vive le champion de notre race !

Après quoi le nouveau président était parti acheter d'autres armes et écraser d'autres dissidents, objecteurs ou autres contestataires.

« Tu vois à qui on a affaire ? » avait demandé Malala le Soviet à son élève. « La guerre est en marche. Nous

pousserons les colons dans la mer. Nous leur reprendrons ce qu'ils nous ont volé. Nous confisquerons leurs fermes, récupérerons les mines, nationaliserons les mers et abolirons les banques. Vive la lutte de libération! Vive le lumpen-prolétariat!»

Lorsque Jimfish avait dit qu'il n'était pas sûr de faire partie de ce dernier, son professeur lui avait répondu : «Réfléchis au nom insultant dont on t'affuble et tu verras rouge en deux temps trois mouvements.»

Jimfish avait promis de s'y efforcer et il était rentré chez lui brûlant d'éprouver une rage véritable, mais davantage convaincu d'avoir un côté aquatique plutôt que colérique.

Un beau jour, le *Lady Godiva* est rentré au port sans son vieux capitaine et l'on a expliqué à Jimfish qu'il avait été emporté par une vague. Mais dans ses rêves, Jimfish voyait le vieil homme nager aux côtés du coelacanthe dans des grottes sous-marines où tous deux faisaient le poirier et barbotaient à reculons. Et il espérait pouvoir les imiter un jour.

Il a essayé d'expliquer à Malala le Soviet pourquoi il aimait tant ce poisson. «Il est d'un bleu flamboyant tacheté de blanc. Il a quatre pattes et peut se mettre sur la tête puis nager à reculons. C'est un poisson très bizarre. Comme moi.»

Mais le jardinier a secoué sa grosse tête, tant et si bien que sa casquette Lénine a vacillé et qu'il lui a conseillé à la place de rêver de révolution.

«Quand elle sera là on nationalisera les océans et le poisson appartiendra à ceux qui faisaient autrefois partie des classes défavorisées, comme toi.»

Une après-midi, Lunamiel, la fille du brigadier Arlow, se promenait dans le verger lorsqu'elle avait vu Malala le Soviet assis sous un mûrier en compagnie de l'une des bonnes de sa mère, une fille pleine de vitalité prénommée

Fidelia, dont la tâche quotidienne était de vernir les ongles de la main gauche de sa maîtresse. Le jardinier et la bonne étaient tellement enlacés que Lunamiel, qui adorait la botanique, s'est souvenue des vrilles entrelacées du figuier étrangleur, sauf qu'elle n'avait jamais vu deux personnes s'étreindre avec une telle ardeur et qu'il lui tardait d'en faire elle-même l'expérience.

Le lendemain même, après une longue leçon de Malala le Soviet sur le prolo-fisco-libéralisme, Jimfish traversait le jardin du brigadier lorsqu'il avait vu Lunamiel paresser sur une courtepoinTE rouge étalée en dessous d'un mûrier. La jeune femme invita Jimfish à s'asseoir à ses côtés et il s'exécuta avec bonheur. Leurs mains se touchèrent, leurs respirations s'accéléchèrent, leurs vêtements se desserrèrent, et bien vite Jimfish et Lunamiel se retrouvèrent enlacés aussi étroitement que les vrilles du figuier étrangleur.

C'est alors qu'est arrivé le brigadier Arlow, et lorsqu'il a vu le couple il a sorti sa matraque et s'est mis à rouer de coups le corps de Jimfish en grande partie dénudé.

« Espèce de sale bête immonde ! s'est-il écrié. Ma fille est blanche comme neige ! Aussi loin que l'on remonte, son arbre généalogique est aryen ! »

Réveillée de sa sieste par le bruit, la mère de Lunamiel a fait fi de son épuisement et s'est dirigée d'un pas décidé vers le jardin, prête à donner une bonne correction à sa fille, mais elle avait oublié quel domestique maniait d'ordinaire le fouet. Le brigadier Arlow a saisi son arme de service pour tuer le garçon et Jimfish a couru vers la chambre de Malala le Soviet, où son professeur l'a caché sous le lit jusqu'à ce que, privé de l'occasion de faire son devoir, le brigadier Arlow rosse plusieurs de ses domestiques à la place.

Le soulagement de Jimfish a été de courte durée. Malala le Soviet l'a prévenu que c'était juste une affaire de temps avant que le brigadier ne le tue et traîne son corps derrière

sa camionnette, une bonne vieille tradition policière. Et si son père n'y parvenait pas, Deon, le frère de Lunamiel qui avait juré sur la bible familiale qu'il ne laisserait jamais sa sœur badiner ou se frotter à un Noir, serait ravi de s'exécuter.

«Je n'en suis pas vraiment un, a répondu Jimfish.

– Ton problème c'est que tu n'es pas vraiment quoi que ce soit, a souligné son professeur. Ta meilleure option, c'est de fuir à l'étranger.»

Malala le Soviet a trouvé une carte et pointé du doigt le pays au nord du fleuve Limpopo.

«Le Zimbabwe est l'endroit parfait pour toi. Tout le monde y est libre, heureux et la panse pleine. Son dirigeant est un vrai révolutionnaire et un ami de Kim Il-sung de Corée du Nord. Il a liquidé les impérialistes et il enverra bientôt valser les colons. Le Zimbabwe est arrivé au stade que l'Afrique du Sud atteindra un jour.»

Et donc, le soir même, Jimfish a quitté Port Pallid et entamé une longue marche vers le nord. De temps à autre il vérifiait sa température, espérant la sentir s'enflammer en une rage révolutionnaire, ce propergol du lumpenprolétariat qui projetait les masses du bon côté de l'Histoire.

PIRANHA

[pɪrɐ̃ɲa], n. masc., XVIII^e siècle. Emprunté – par l’intermédiaire du portugais (1587) – du tupi (Brésil) *piranha*.

1. Poisson d’assez petite taille vivant dans les eaux douces d’Amérique du Sud, réputé pour sa rapidité, son agilité et sa voracité.

2. Maison d’édition généraliste fondée à Paris en 2014 par Bernhard Elchlepp, animée par une jeune équipe enthousiaste dirigée par Jean-Marc Loubet. La curiosité, l’exigence et le plaisir constituent la nourriture principale de ce Piranha.

◆ **Curiosité** Largement ouverts sur le monde, ses livres donnent à entendre des voix venues d’ailleurs, des points de vue culturels différents du nôtre, que ce soit grâce à la littérature pour raconter notre époque ou pour tenter de l’expliquer grâce aux essais.

◆ **Exigence** Le but est de faire découvrir aux lecteurs francophones des auteurs reconnus dans leur pays pour la qualité stylistique de leur œuvre ou pour la rigueur scientifique de leurs recherches. Un soin particulier est apporté au choix des traducteurs pour restituer au mieux les textes originaux.

◆ **Plaisir** Une belle langue, claire et narrative et des choix exigeants de fabrication et de façonnage garantissent le plaisir de la lecture et font des parutions de Piranha des livres à dévorer.